

Nos anciennes lavandières

Quand notre père avait racheté la grande maison que nous habitons encore, celle-ci datée de 1877, une chambre à lessive existait déjà au sous-sol, ce qui fait que notre mère n'eut jamais à revenir à un métier de lavandière se passant à l'extérieur, à quelque fontaine du village. C'aurait été ici, vu que nous y avions des parts, à celle de l'église. Aucune photo ancienne pour celle-ci.

Chambre à lessive, avec le grand bac en bois cerclé de fer ou de zinc, reposant au milieu de la pièce sur son socle constitué d'un croisillon mis sur pieds. Contre le mur la traditionnelle chaudière, avec le robinet au-dessus qui permettait de remplir la cuve où l'on chauffait l'eau. En plus celle-ci pouvait se chauffer aussi sur le pourtour de l'engin, eau que l'on pouvait soutirer je ne sais plus trop de quelle manière, sans doute à partir du robinet lui-même. Ainsi si l'on avait pris avec une poche toute l'eau de la cuve, on pouvait la remplir à nouveau d'une eau déjà à température élevée.

Ma mère avait mis le linge à tremper dans le grand bac. Elle y versait de temps à autre, ce me semble, quelques poches d'eau chaude. Y avait quelque part du savon en copeau, y avait d'autres habits sales dans un coin, et tout cela, dans une ambiance de vapeur à couper au couteau, sentait... la lessive. Humidité maximale. C'était certes un travail relativement intense, transvaser l'eau, brasser les habits dans le bac avec un grand bois, mais au moins il se pratiquait au chaud.

Il fallait ensuite rincer, épurer emmener dans le récipient de fer zingué pour aller épandre ces habits encore passablement lourd quelque part dans la maison ou au dehors, sur l'étendage métallique quand il faisait beau.

C'était aussi là notre salle de bain, la baignoire trônant dans un angle. Comme pour celui-ci il fallait à nouveau chauffer l'eau, on n'y avait jamais froid.

Plus tard ma mère devait acheter une machine à laver, un truc circulaire, marque Blanche Neige !, avec, pour faire tourner le linge, une sorte d'hélice dans le fond. Sur la machine, fixée on ne sait plus trop comment, l'essoreuse, deux rouleaux entre lesquels on passait le linge. Le travail en était facilité, bien que cette machine à lessive restait encore bien primitive.

On avait donc quitté les anciennes méthodes qui, ce nous semble, ont échappé à Auguste Piguet alors qu'il établissait son étude folklorique. Les habitudes de ces dames lui semblaient donc moins familières, lui qui avait pourtant l'œil à tout et sur tout.

On retrouvera sans doute quelque autre texte, et si ce n'est pas ici ailleurs, qui décrira de manière précise le travail de ces dames, ménagères ou véritables professionnelles que l'on payait presque toujours de manière dérisoire. L'on était pas toujours gâté, en ce vieux temps, que l'on appelait, sans doute quand même un peu par dérision, le bon vieux temps ! Celui qui aurait parlé ainsi, il aurait fallu le mettre derrière une fontaine au cœur de l'hiver, car on ne pouvait pas toujours choisir la saison pour faire une lessive, les stocks d'habits ne permettant à l'évidence pas de franchir une mauvaise saison sans remettre l'ouvrage sur le

métier, et lui demander de rester là à savonner du linge pendant une partie de la journée.

Un seul homme, à notre connaissance, s'est inquiété de la peine de nos braves lavandières, Edgar Rochat de la Truite. Nous lui laissons la plume. L'écriture était alors déjà un peu tremblée. Elle signifiait tout simplement qu'Edgar, même si moralement il n'avait rien perdu de son mordant, physiquement baissait déjà un peu de l'aile. Il avait fait une magnifique proposition au village du Pont :

Le Pont, 1^{er} mai 1917

Au Conseil général du village du Pont

Monsieur le Président et Messieurs,

Par la présente j'ai l'avantage de vous demander d'inviter l'administration à créer un fonds en faveur de l'établissement d'une buanderie pour le village, sans demander la construction à bref délai, ce qui demandera une étude assez sérieuse au vu des circonstances difficiles actuelles. Rien n'empêche de voter une finance, tant minime soit-elle, comme base de cette construction qui, une fois créée, aurait des chances d'augmentation par une finance annuelle portée au budget.

Le village du Pont est le seul dans la Vallée où les fontaines sont exposées à tout vent sans aucun abri et où tous les ménages sont appelés à y laver leurs lessives.

Les femmes préposées à ce travail en souffrent trop, les hivers sont longs et rigoureux, et vous avez tous été témoins et vu de vos yeux pendant ce dernier hiver d'une rigueur exceptionnelle, ces pauvres femmes tenir la journée entière exposées à subir les froids et les plus mauvais temps possibles, avoir des glaçons jusqu'à mi-corps et encore, en avril dernier, même temps d'hiver. C'est vous dire que, question d'humanité, nous devons réagir une fois pour toute et prendre une décision en créant un fond destiné à la construction d'une buanderie publique dans le village du Pont.

Je vous recommande chaleureusement d'appuyer ma proposition auprès de l'administration.

Veillez agréer, Monsieur le Président et Messieurs, mes civilités respectueuses.

Edgar Rochat

On ignore les résultats de cette démarche, probablement restée vaine, puisque le village du Pont n'eut jamais de fontaines couvertes. Il faut dire que l'apport d'eau à domicile introduisait de plus en plus les chambres à lessive dans les maisons et que le nombre des femmes lavant leur linge aux fontaines publiques devait baisser d'année en année. Quoiqu'il en soit l'intention révélait chez Edgar Rochat un cœur généreux.



Les lavandières du Pont à l'œuvre derrière le gros bassin de calcaire que l'on venait depuis peu de transférer de l'arrière de l'église, à gauche, contre la longue façade parallèle à la route. Nous sommes vers 1908.

Et maintenant retrouvons les objets encore existants témoignant de la tâche de nos ménagères d'autrefois s'improvisant lavandières plus souvent qu'on ne saurait le croire.



La cuve. Cet engin pouvait être de dimensions beaucoup plus grandes. Celles de notre mère avait un trou pour l'écoulement que l'on bouchait avec un baton se plantant dans un trou pratiqué dans l'épaisseur d'une douve plus épaisse que les autres.



Autre exemple. L'une et l'autre sont posées sur des supports en croisillon avec pieds.



La première cuve contient un thermomètre, des pinces à linge, un filet servant sans doute à y placer le linge pour le charrier sur son lieu d'étendage, un éventuelle brassoir et une tapette à tapis.



La pince pour travailler ou retirer le linge de l'eau bouillante.



Les bois ou battes pour brasser le linge dans l'eau bouillante.



La poche pour transférer l'eau de la chaudière au bac.



La marque Sunlight-Savon tenait alors le haut du panier, avec même la production d'un almanach annuel.



Pain de savon Sunglith et à l'arrière modèle réduit d'un étendage d'intérieur.



Planche à repasser miniature.



Planches à laver avec partie métallique miniatures.



Essoreuse primitive et miniature.



L'hommage rendu à la lavandière par un petit musée.



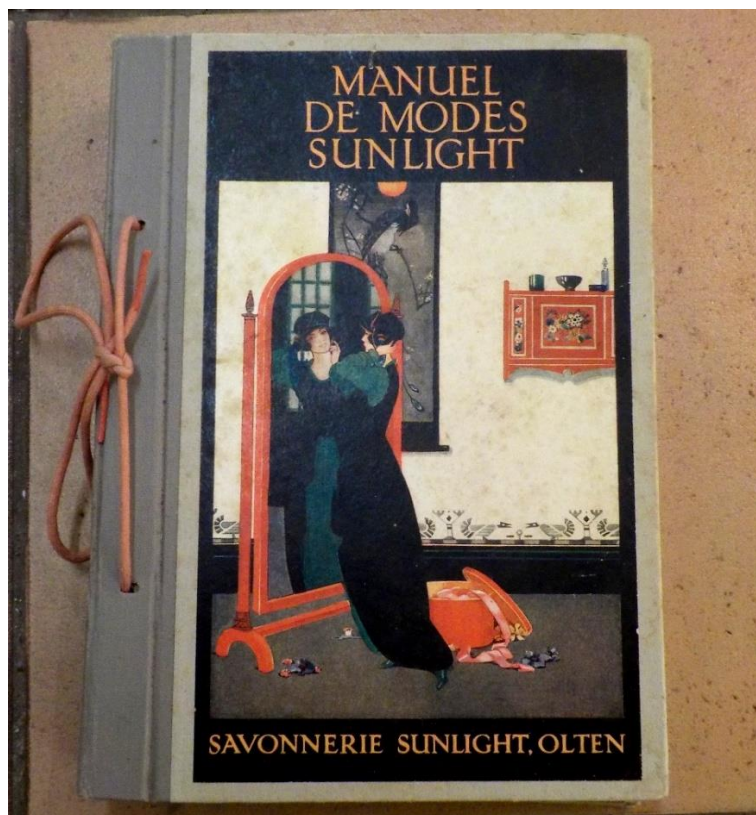
Le cordeau pour aller étendre le linge à l'extérieur, entre deux arbres par exemple, avec les soutiens intermédiaires constitués de perches avec un y au bout supérieur.



Les pinces à linge.



Les grandes planches à lessive. Les formes et les formats sont multiples.



Sunlight, une institution.



Suzy Audemars a été sensible à une lessive étendue à l'extérieur en plein hiver. Elle use ici de sa nouvelle technique, digne élève de Monet.



Si vous nous proposez l'original, on le prend tout de suite ! Aux Charbonnières, à la fontaine du Pontet, ces dames s'activent à une lessive tandis que le facteur fait sa tournée. Il s'agit peut-être de Constant Rochat.



Le Lieu. Rue principale

Le Lieu, fontaine du haut, proche de l'église.



334 Brassus en 1901 Piquet dessous.

Photo naturellement composée, mais reste le charme d'antan.



A L'Abbaye, à la fontaine du bas à laquelle se rendent nos lavandières.



Un vitrail orne désormais la paroi ouest du couvert. En hommage à nos lavandières.



Le Lieu, on sèche à tout va !